

Zeitschrift: Pionniers suisses de l'économie et de la technique
Herausgeber: Société d'études en matière d'histoire économique
Band: 4 (1958)

Artikel: Jean-Jacques Mercier-Marcel (1826-1903), Gustave Naville-Neher (1848-1929), René Thury (1860-1938), Maurice Guigoz (1868-1919)
Autor: Mestral, Aymon de
Kapitel: Gustave Naville-Neher (1848-1929)
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1091200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

GUSTAVE NAVILLE-NEHER

1848—1929

Nous l'avons connu singulièrement vivant, animé d'un intérêt toujours nouveau pour les hommes et pour les choses, ouvrant ses yeux sur le spectacle de la vie, non point en amateur curieux, mais comme quelqu'un qui est heureux de participer à l'action et de porter des responsabilités et de surmonter des obstacles. Il n'a jamais été passif; il n'a jamais été inerte.

Sa constitution physique révélait sa vitalité, qui était grande; son caractère moral était en pleine harmonie avec sa stature et sa santé. Tous ceux qui l'ont approché ont dû s'en rendre compte, à plus forte raison, nous, qui sommes de sa famille. Chaque jour, et nous dirions volontiers: plusieurs fois par jour, il a mis sur nous son empreinte d'homme, qui fait valoir les talents reçus, et cela gaiement, parce que le travail était pour lui la forme normale de la vie...

Ces paroles, prononcées le 9 novembre 1929, dans la chapelle des Macchabées, l'une des alvéoles de la cathédrale de Genève, par l'un des gendres du défunt, feu le pasteur Aloys Gautier-Naville, évoquent d'une façon frappante la silhouette physique et morale du pionnier de l'industrie métallurgie et de l'aluminium, auquel cette étude est consacrée.

Les Naville

En jetant un coup d'œil sur les dix générations des Naville genevois qui l'avaient précédé en ligne directe, Gustave-Louis Naville aurait eu de quoi éprouver un sentiment d'antériorité et de solidité. Certes, d'autres familles patriciennes genevoises, issues de réfugiés français, italiens ou autres, pour cause de religion, ont joué un rôle peut-être plus brillant. Mais les Naville sont une des rares familles qui aient possédé la bourgeoisie de Genève avant l'établissement de la Réforme, en 1535. Ces autochtones, originaires

de Savoie, étaient de souche paysanne; ils allaient s'élever peu à peu dans l'échelle sociale, avant de s'imposer à leur tour dans le monde de la science et des affaires.

Le premier d'entre eux connu est un certain Jacques Naville, maçon de son état. Soit dit en passant, le nom même de Naville ou «navillo» paraît désigner, au Val d'Aoste tout au moins, un canal d'irrigation. Toujours est-il que ce Jacques Naville, venu d'un hameau des environs d'Annecy, acquiert la bourgeoisie de Genève, le 8 décembre 1506. Après lui, ces Naville, «nos Naville», comme on dit en souriant dans la famille, pour les distinguer d'autres Naville, dont le nom est assez répandu en Savoie, ainsi qu'à Genève, se sont divisés par la suite en deux branches. D'une part, la branche aînée dite de Vernier, qui a fourni des ecclésiastiques et des philosophes; d'autre part, la branche cadette dite de Villette ou Naville des Arts, tour à tour drapiers, négociants, magistrats et grands propriétaires terriens; parmi eux figure un égyptologue très réputé dans le monde des savants, en la personne de M. Edouard Naville, le frère aîné de Gustave Louis. Considérés dans leur ensemble, les Naville ont compté sept membres du Conseil des Deux-Cents, ainsi que trois Conseillers d'Etat et Syndics de Genève.

Jeunesse genevoise

Ainsi préparée par cette lignée, la destinée de Gustave Naville se déroule tout d'abord à Genève et aux environs, dans un cadre familial et traditionnel, vivifié par le souffle du «Réveil» religieux, qui secouait alors la Suisse romande, avant de s'élever et de s'épanouir librement en Suisse alémanique. Par son goût du plein air, son amour de la chasse et de la pêche, sa passion pour la mécanique et les sciences exactes, le futur pionnier de l'aluminium en Suisse étonne et détonne un peu dans le milieu austère et grave des Naville, qui ne voyaient rien au-dessus de la jurisprudence, de la théologie et des humanités grecques et latines. A bien des égards, le début dans la vie de ce jeune Naville, qui frappe déjà par son élégance physique et morale, fait songer aux débuts de son ami et cousin, son aîné de quelques années, Théodore Turrettini, le futur animateur de la Société genevoise d'instruments de physique.

En compagnie de Gustave Ador, avec lequel il restera lié d'amitié sa vie

durant, Naville suit sans grand enthousiasme les cours du Collège et du Gymnase classique de Genève. Interrogé sur les élèves de cette volée, l'un des magisters déclara avec une sûreté d'erreur bien pédagogique: « Braves garçons; mais petites intelligences! » Là-dessus, notre bachelier ès lettres, né le 17 octobre 1848, « l'année de la révolution », comme il se plaisait à le souligner, se prépare, au grand étonnement de sa famille, pour l'Ecole Polytechnique Fédérale à Zurich, où il est reçu en automne 1867, avec son ami Frédéric Reverdin. Les dés en sont jetés.

Découverte de la Suisse alémanique

Sans la moindre hésitation, il entre comme un levain dans la pâte alémanique, aussi bien au Poly que dans la société zurichoise. Les portes s'ouvrent toutes grandes devant ce jeune Genevois svelte, bien pris, d'une aisance parfaite. Il rappelle alors étonnamment son père, J. Adrien Naville, dont un grand voyageur français, psychologue avisé, le marquis de Custine, avait raconté spirituellement dans son « Voyage en Russie », avec un sentiment d'admiration teinté d'envie, la rencontre et le souper imprévu en tête-à-tête avec le Tsar de Russie en 1839, lors d'un voyage d'agrément dans ce pays, dans un bal de la Cour à St-Petersbourg. D'emblée, Gustave Naville joue le jeu, avec un sérieux, un sens très sûr des relations sociales, un esprit de suite sans défaillance.

Les étapes de sa carrière se poursuivent dès lors rapidement. Tout se tient et s'enchaîne dans cette existence ordonnée et bien conduite. 1870, diplôme d'ingénieur à l'Ecole Polytechnique; 1871/72, stage pratique dans les ateliers, ainsi qu'au bureau de construction des usines Sulzer; entrée dans le monde des grands industriels et mécènes de Winterthour; rencontre de sa future fiancée, M^{lle} Charlotte Neher, de Schaffhouse, alors dans la fleur de ses 16 printemps; coup de foudre, suivi d'une attente prolongée, vu l'âge tendre de la jeune fille. 1873, une année décisive pour Naville: voyage d'étude approfondi en Angleterre, en plein essor industriel; il en rapporte une masse d'observations et de suggestions utiles; mission officielle à Berlin, où le jeune lieutenant du génie avait été chargé par le Conseil fédéral d'aller étudier le nouveau matériel du génie mis au point après la guerre franco-allemande.

Des chaudières à vapeur aux turbines hydrauliques

Peu après, il entre au service des établissements *Escher-Wyss* en qualité d'ingénieur chef d'exploitation. Cette ancienne fabrique de construction de machines, de chaudières à vapeur en particulier, se trouvait encore installée sur la rive droite de la Limmat, là où s'élève aujourd'hui le siège du Gouvernement cantonal zurichois, au Kaspar Escher-Haus. En fait, l'entreprise végétait alors un peu sous la direction du principal commanditaire, M. Charles de Gonzenbach. L'entrée en scène de Gustave Naville coïncide avec une période d'une dizaine d'années prospères, qui sera suivie d'une série de dix mauvaises années, comme il arrive souvent dans les affaires, même indépendamment de la volonté et des efforts des dirigeants de l'entreprise.

L'ancien riverain du lac Léman porte d'emblée un vif intérêt à la question de la navigation à vapeur. C'est ainsi que l'année même de son mariage et de son installation à la Bahnhofstrasse, le jeune chef d'exploitation s'est occupé activement du lancement de « L'Helvétie », le plus ancien bateau-salon de la Suisse, en 1874. Comme le bateau adhérait obstinément à son chariot et n'avait pas bougé de toute la journée du samedi, Gustave Naville fit atteler le lendemain un autre bateau au récalcitrant. La manœuvre réussit. Dans la joie de voir « L'Helvétie » enfin mise à flot, notre ingénieur genevois fait tirer du canon pour annoncer la nouvelle à la population. Mal lui en prit. Cet acte inconsidéré et spontané valut à son auteur une forte amende de police, pour avoir troublé l'heure du culte dominical.

En 1876, Gustave Naville s'intéresse financièrement à la fabrique Escher-Wyss, à titre de commanditaire. Après avoir tout d'abord dirigé la partie technique, il assume bientôt la direction générale de l'entreprise, s'oriente résolument vers la fabrication des turbines hydrauliques, dont il pressent l'emploi et le développement dans l'utilisation de la houille blanche en Suisse. Conscient de l'importance des relations personnelles et des voyages d'affaires, il entreprend de fréquents déplacements, qui le conduisent jusqu'en Russie. Avec son petit sac noir et une couverture de voyage, jamais il n'aurait consenti à circuler en première classe ou en sleeping. Lorsque l'on insistait pour qu'il se mette un peu à l'aise pour ses voyages de nuit, il répondait gaillardement: « Vous ne voudriez pas que s'il arrivait un accident, on me voie en pantoufles et sans faux-col sur la voie! »

Loin de se laisser impressionner par les années difficiles que l'usine

allait traverser, il fait un voyage d'étude prolongé en Angleterre, en vue de doter Escher-Wyss des installations et des machines les plus modernes pour être mieux à même d'affronter la concurrence.

Sous la direction de Gustave Naville, Escher-Wyss a exposé, en 1889, à l'Exposition Universelle de Paris, une machine à papier construite suivant des conceptions très modernes pour le temps et qui devait remporter une médaille d'or. Par ailleurs, cette entreprise a livré, en collaboration avec Théodore Turrettini, l'animateur de la Société genevoise d'instruments de physique, des turbines destinées aux forces motrices de Chèvres. Elle a également livré peu après de grandes turbines pour les forces motrices du Niagara, ce qui fit sensation à l'époque. En 1895, Naville fait transférer toute l'usine Escher-Wyss, de l'ancien emplacement de la Neumühle au bord de la Limmat, au Hard qu'elle occupe encore actuellement. Cela représentait un travail énorme et une lourde responsabilité. Le fait d'avoir bâti de toutes pièces une nouvelle grande usine et d'avoir effectué ce déménagement monstre sans interrompre la fabrication était un vrai tour de force. Cette décision hardie devait ouvrir à l'entreprise les portes de l'avenir. Naville pouvait donc s'attendre à recueillir tôt ou tard les bénéfices de sa politique à longue vue. Mais, comme il arrive parfois, même dans les meilleures maisons, il est plus aisé de bien régler les machines et d'organiser le travail que de faire régner l'harmonie entre les responsables. Par suite de certaines frictions survenues au sein de la direction, Naville donne sa démission en 1902, et quitte Escher-Wyss au début de 1903, après 29 ans de bons et loyaux services.

Carrière militaire et politique

Parallèlement à son activité civile, Gustave Naville fait une belle carrière militaire, dans le génie. Lieutenant en 1872, capitaine en 1880, major et commandant du bataillon du génie 6 en 1885, lieutenant-colonel et commandant du train des pontons du génie du III^e corps d'armée en 1896, colonel du génie en 1898, mis à disposition en 1900. En 1914, il offre ses services à celui qu'il considérait comme l'un de ses amis, le général Ulrich Wille. Celui-ci répond avec la manière bourrue, dont il avait le secret, qu'il avait assez de jeunes officiers pour n'avoir pas besoin de

recourir aux vieux! Naville fut très choqué par cette fin de non-recevoir. — Tout en suivant de près le cours de la politique, en Suisse et à l'étranger, Naville n'a jamais fait de politique active, estimant peut-être qu'il avait mieux, ou en tous cas, autre chose à faire. En quoi, il n'a pas suivi l'exemple donné par son ami et cousin Théodore Turrettini, industriel, colonel, conseiller national, et qui s'est aventuré dans l'arène politique genevoise. Après 32 ans de séjour à Zurich, Gustave Naville, alors directeur-général d'Escher-Wyss, accepta, sur les instances de ses amis, de se faire recevoir dans la bourgeoisie de cette cité d'adoption. Sa décision provoqua une petite révolution chez ses enfants, qui n'entendaient pas abandonner, même partiellement, leur qualité de citoyens de Genève.

L'industrie de l'aluminium

Une fois libéré du côté d'Escher-Wyss, Naville aura davantage de temps pour se consacrer corps et âme à la grande œuvre de sa vie: l'industrie de l'aluminium, à laquelle son nom reste attaché. Il n'avait d'ailleurs pas attendu de quitter la grande entreprise métallurgique zurichoise pour s'occuper du nouveau métal, qui commençait à faire parler de lui en Angleterre, au Danemark, en France et aux Etats-unis, ainsi qu'en Allemagne. Avec la sûreté de jugement d'un technicien de grande classe et l'optimisme raisonné d'un homme d'action, il avait suivi de près, vers le milieu des années quatre-vingts, le développement des recherches entreprises dans ce domaine et il entre en rapport avec l'un des inventeurs français de l'aluminium les plus doués et attachants, en la personne de Paul-Toussaint Héroult. Les deux hommes se lieront d'amitié. C'était au moment où la fabrication de l'aluminium était en train de passer du stade de la recherche scientifique à celui de la production industrielle.

Gustave Naville avait d'ailleurs de bonnes raisons, d'ordre personnel et familial, de s'intéresser à la question de l'aluminium. Depuis longtemps en effet, il était préoccupé par le déclin, sous la poussée de la grande métallurgie allemande, de l'ancienne fonderie et de la forge que sa belle-famille, les Neher, possédait depuis 1809 déjà à Neuhausen, au bord des chutes du Rhin. La main dans la main avec son beau-frère Georges Neher, il cherchait les voies et moyens propres à remédier à la situation, en tirant

un meilleur parti des forces hydrauliques du Rhin, ainsi que des mines du Gonzen, près de Sargans, dont les Neher détenaient la concession.

Un économiste et publiciste français de talent, M. C. J. Gignoux, qui fait autorité en la matière, a rapporté dernièrement dans une étude très vivante et bien documentée, « Histoire d'une industrie française », la façon inattendue dont Héroult et Naville sont entrés en rapport. Cet épisode, assez peu connu, ne manque pas de piquant et d'imprévu. Ci-après nous nous inspirons de ce récit, que nous abrégeons un peu, en le complétant sur certains points de détail. On sait que le jeune Héroult avait été éconduit d'une façon condescendante et cavalière par l'industriel français Alfred Rangod, dit Péchiney. Celui-ci l'engagea, sans succès du reste, à abandonner ses recherches dans le domaine, aléatoire selon Péchiney, de l'aluminium pur, et à s'orienter vers la fabrication, plus rémunératrice, du bronze d'aluminium. Chose curieuse, le conseil devait être suivi, quelques années plus tard, et pour un certain temps, par la future AIAG, à Neuhausen. Mais n'anticipons pas.

Toujours est-il qu'Héroult « restait pour sa part fort démuni, lorsque se trouvant un jour au café avec un ami, il lui fit confidences de sa pénible situation. Comme il avait le verbe haut, il fut entendu d'un quidam qui se présenta, et déclara son nom : Jules Dreyfus. Après quelques explications complémentaires, le nouveau venu assura qu'il comptait dans ses relations des industriels fort capables de s'intéresser à la fabrication de l'aluminium et offrit son concours à Héroult qui, voyant sans doute dans cette rencontre un signe de la Providence, accepta incontinent ».

Gignoux ajoute : « De fait, c'est par l'intermédiaire de Jules Dreyfus, traitant d'ailleurs hardiment sous son nom et pour son propre compte, qu'Héroult fut mis en relations avec une Société suisse (celle des Neher), qui exploitait à Neuhausen, près de Schaffhouse, une usine métallurgique actionnée par la chute du Rhin. Intéressés par le procédé d'Héroult, deux représentants de cette société, MM. Huber et Naville (ainsi sans doute que Georges Neher) fondent, (en 1887) la *Société Métallurgique Suisse*, qui s'assurera l'exploitation du dit procédé et prit sous son nom ou celui d'Héroult les brevets nécessaires en divers pays d'Europe... »

« L'année suivante, les gens de la Société Métallurgique Suisse (qui n'avaient pas trouvé auprès des banques de leur pays les crédits nécessaires) s'étaient décidés à former (en 1888) avec l'aide de la déjà notoire Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft de Berlin une *Société anonyme pour l'in-*

dustrie de l'aluminium (l'*AIAG* actuelle), en vue d'exploiter les brevets Hérault dans le monde entier, sauf en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Hérault, précédemment engagé par la Société Métallurgique Suisse, comme directeur technique, dût céder cet emploi à Martin Kiliani, collaborateur d'Emil Rathenau (le grand homme de l'AEG et père du futur Ministre allemand des Affaires Etrangères, tragiquement assassiné); mais il demeura à Schaffhouse pour diriger la construction d'une nouvelle usine et, ensuite, sa fabrication. Il devait finalement regagner la France.»

Dès les débuts de l'*AIAG*, en 1888, qui est devenue une des principales entreprises suisses au rayonnement international, Gustave Naville assume la charge de vice-président du Conseil d'administration; en 1916, il succède au colonel Huber-Werdmüller à la présidence; et, lorsqu'en 1920, le dynamique directeur-général, M. Martin Schindler se retire, pour faire place à un comité de directeurs, Naville est placé à la tête de la délégation permanente du Conseil d'administration. Si flatteuses qu'elles fussent, ces fonctions n'étaient pas une sinécure. Sans cesse en présence de situations nouvelles et de lourdes décisions à prendre, il s'est imposé par sa puissance de travail et ses brillantes qualités de chef. Autoritaire sans doute, et n'aimant pas beaucoup la contradiction, c'était un entraîneur hors ligne, toujours courtois, bienveillant, jamais blessant. Les soucis, les difficultés ne lui ont certes pas manqué; entre 1914 et 1918 en particulier, lorsque les Autorités françaises ont commencé par séquestrer les deux sociétés françaises de l'*AIAG* que Naville présidait, pour les passer ensuite au groupe de Pétchiney, auquel Neuhausen dût les racheter à prix d'or! Ce sont là jeux de prince, qui ont recommencé d'ailleurs en 1939, avec la même désinvolture et sous de nouveaux prétextes. Le procès dure encore à l'heure actuelle. Mais jamais Gustave Naville n'a perdu courage. Pour cette nature de chef et de combattant, l'action et la lutte constituaient son climat naturel.

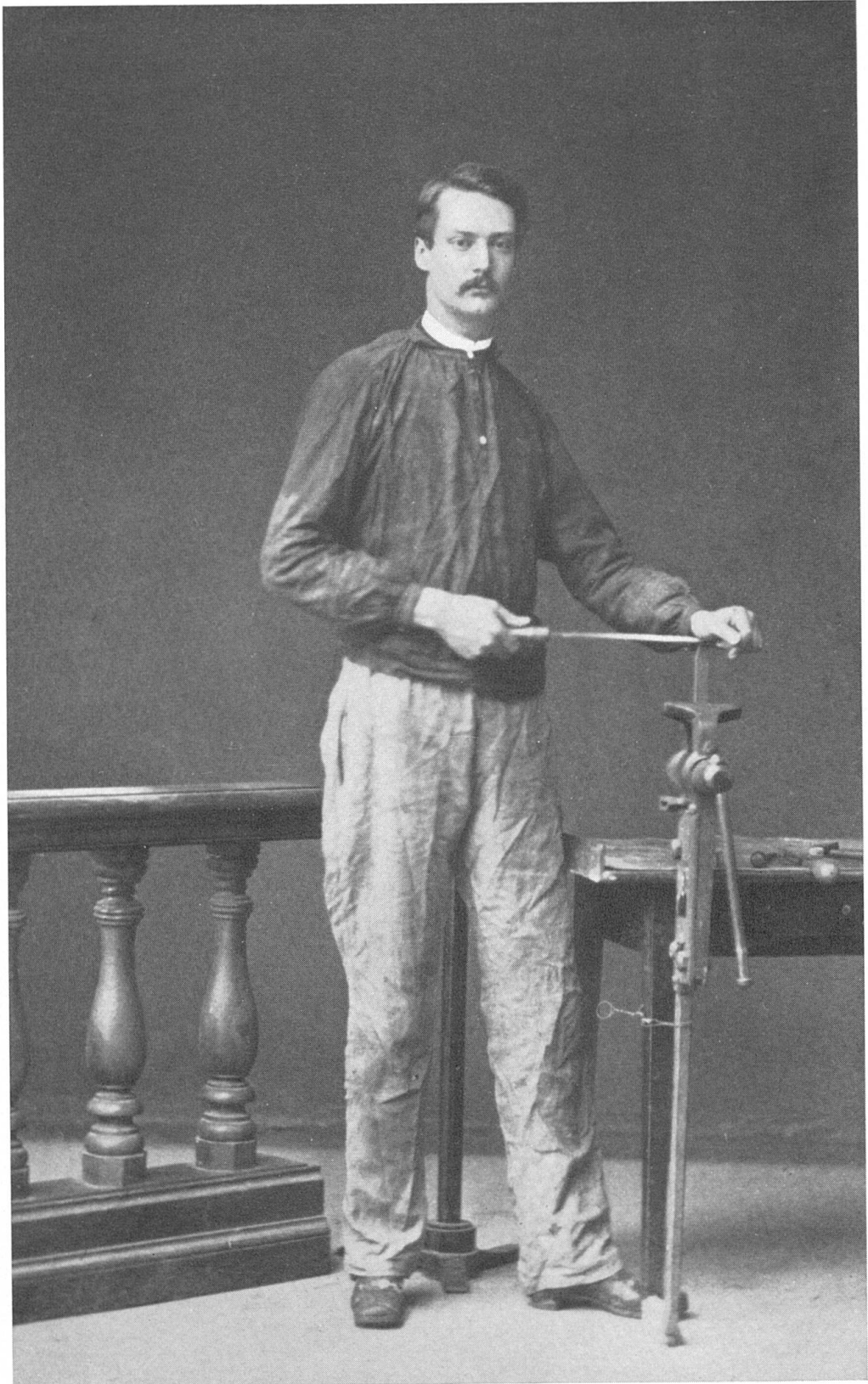
Le bâtisseur de ponts

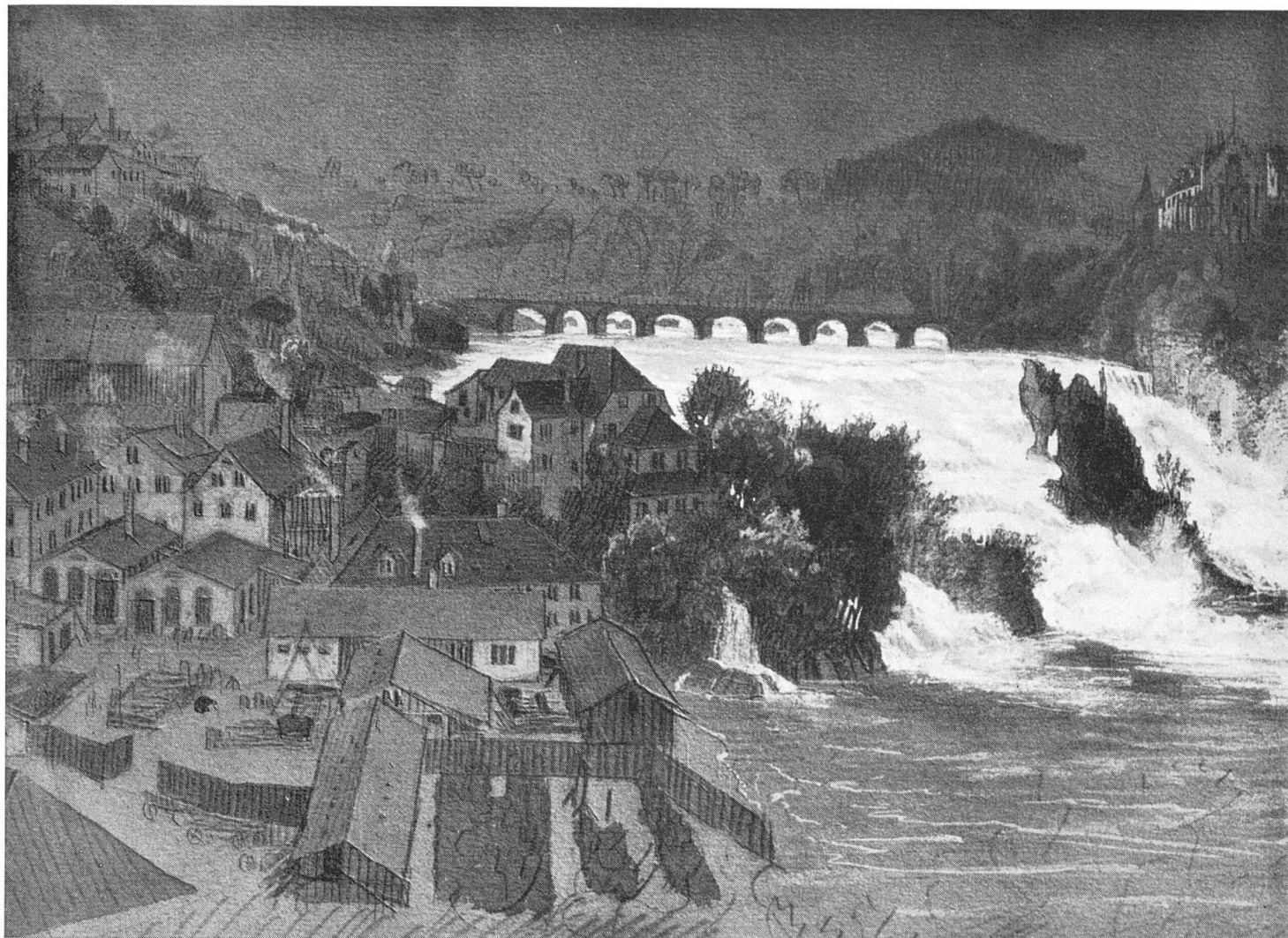
En songeant à la vie intense de Gustave Naville-Neher, comme aux grandes associations professionnelles et autres qu'il a créées ou présidées, un mot de l'aviateur-écrivain St-Exupéry nous revient à l'esprit: «Le propre d'un métier est d'unir des hommes.» Il ajoutait: «Il n'est ici-bas



G. L. Naville

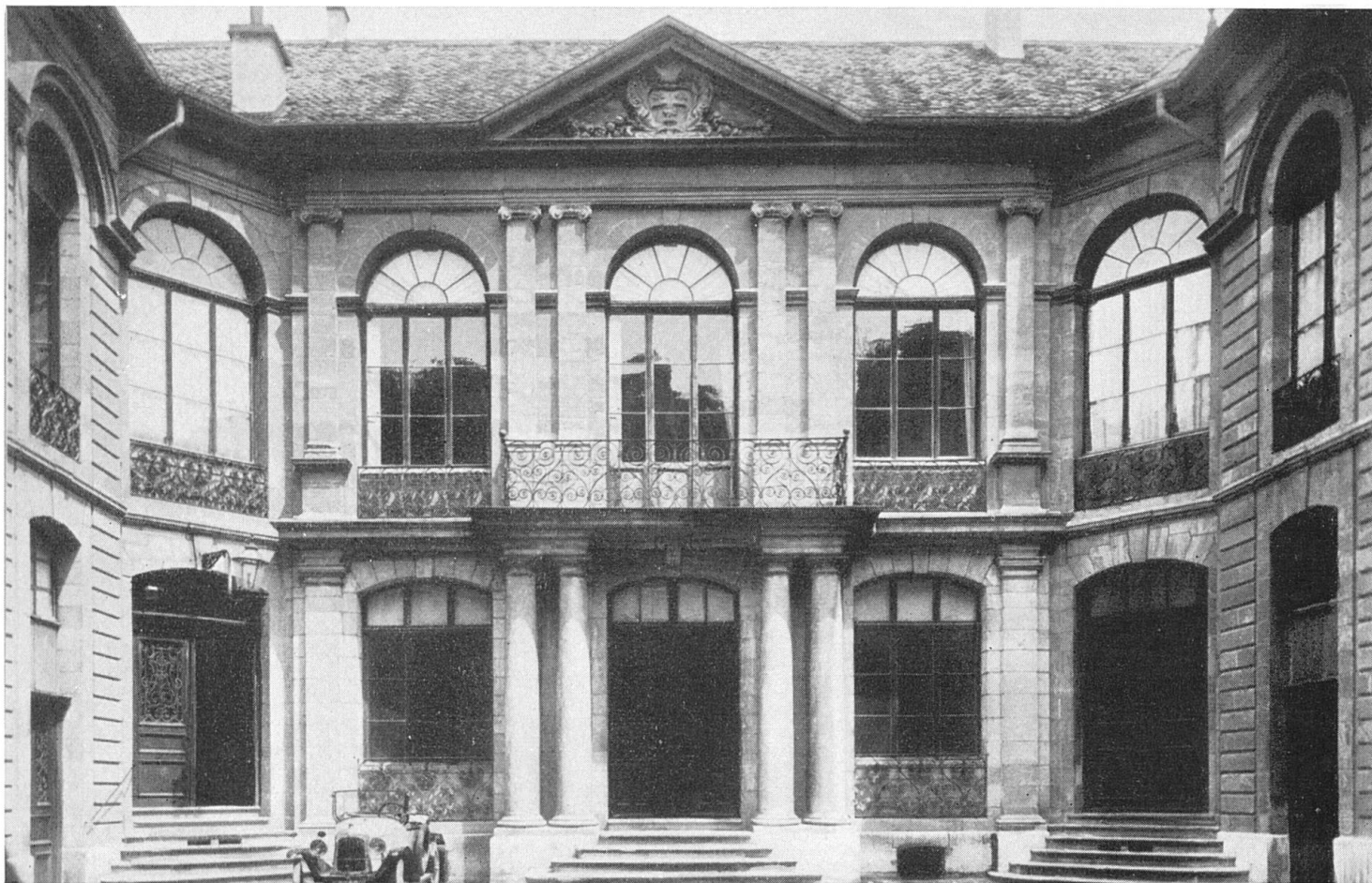
Gustave Naville-Neher
1848—1929



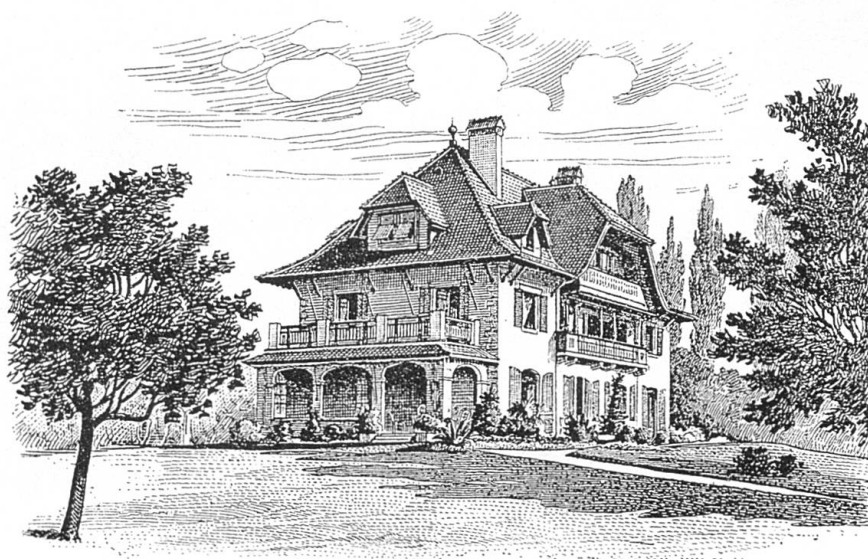


Dessin de la chute du Rhin à Neuhausen exécuté avant la construction de la première usine d'aluminium. Les bâtiments situés au premier plan ont été transformés plus tard, puis démolis quelques années après l'arrêt, en 1945, de la fabrication de l'aluminium au bord du fleuve. Au centre, sur l'éperon rocheux, le groupe de maisons ayant appartenu à l'ancienne forge et fonderie de la famille Neher

◀ Gustave Naville, alors âgé de 24 ans environ, en tenue de travail, dans l'atelier d'un photographe de Winterthour, où il avait transporté l'étau, la lime et les outils qu'il utilisait durant son stage pratique dans les ateliers de la Maison Sulzer



La cour d'honneur de l'hôtel particulier de l'ancienne rue des Chanoines, actuellement rue de Calvin, 13 à Genève. Cette demeure, construite dans les premières années du XVIII^e siècle pour la famille Buisson, a passé ensuite par voie d'héritage aux mains de la famille Naville, qui la possède encore. Gustave Naville y a vécu plusieurs années pendant ses hivers genevois



Vue de la grande maison des Saules construite par M. Gustave Naville dans sa propriété de Bendlikon/Kilchberg au bord du lac de Zurich, d'après une gravure originale datant de 1909

qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines.» Envisagée sous cet angle, l'existence de ce chef d'industrie prend toute sa signification et son ampleur.

Ce qui fait l'originalité et la force de Naville, c'est d'avoir toujours considéré les situations auxquelles il avait à faire face et les entreprises qu'il dirigeait, non pas isolément, mais dans leur contexte, avec leurs répercussions économiques, sociales ou nationales. Officier du génie, il a été un bâtisseur de ponts, au propre et au figuré. Loin de se cantonner dans ses occupations professionnelles, qui auraient déjà suffi à remplir largement la vie d'un grand industriel, on le retrouve à l'avant-garde, chaque fois qu'il s'agit d'établir de nouveaux contacts ou de créer de nouveaux organismes.

Preuve en soit quelques noms, quelques dates: en 1883, sous l'impression de l'effort industriel suisse révélé par l'Exposition Nationale Suisse à Zurich, Naville fonde avec quelques amis la «Société suisse des constructeurs de machines», en vue de défendre et d'appuyer, au près et au loin, les intérêts de la jeune industrie suisse des machines. Il s'intéresse d'emblée aux grands problèmes, d'ordre législatif en particulier, dans le domaine industriel et social, abordés par l'association, comme aux questions douanières, ainsi qu'aux conventions commerciales, etc. Appelé en 1888 à la présidence de la «Société des anciens élèves du Poly», il exercera ces fonctions jusqu'en 1892. En 1892, il est appelé par le Conseil fédéral à faire partie du Conseil de l'Ecole Polytechnique Fédérale, dont il devient vice-président de 1898 à 1927 et président ad intérim en 1926. Durant trente-cinq ans, il sera un précieux et vivant trait d'union entre les milieux économiques et industriels du pays et le Poly et il n'a pas été étranger à l'octroi à cet institut du «Fonds Aluminium Neuhausen». Après avoir dirigé le travail de l'Association pour le culte évangélique français à Zurich, qui aboutit en 1902 à la création d'une Eglise française et à l'érection d'un temple français dans cette ville, Naville assume la présidence du Conseil de l'Eglise française, de 1902 à 1907. Par ailleurs, il est élu président de la «Société suisse des ingénieurs et architectes» qu'il dirigera de 1905 à 1911.

Avec le recul des années, les hommes sont portés à idéaliser le passé, qui leur apparaît comme «le bon vieux temps». C'est ainsi que la période de 1900/1914 nous paraît constituer aujourd'hui ce que Stefan Zweig appelait «le monde de la sécurité» ou le paradis de la stabilité sociale. En réalité, même dans notre petit pays, en apparence si heureux et paisible,

Londres 8 Fev. 88

Cher monsieur

Je v. Demande pardon de ne pas avoir donné de plus amples nouvelles dans la 1^{re} lettre que je v. ai écrit.

Je suis à la Bibliothèque du Patent Office, aidant Shelton à faire des recherches; jusqu'à présent tout va bien. Nous trouvons pour les Coules plusieurs antécédents dont un de Siemens



Fig (1) où A A sont des charbons; là dedans il se propose d'employer la chaleur électrique

pour réduire des minerais réfractaires; il ne parle pas d'Electrolyse.

Fauré a aussi un appareil dans le même genre; D'autre part nous trouvons dans 8 ou 10 brevets un mélange de Charbon, Alumine & cendre. De sorte que les Coules

ne peuvent revendiquer que
les différentes formes de leur
fourneau.

Vendredi j'ai été chez l'agent
m'entendre avec lui pour la
forme à donner à la Spécifica-
tion & aux clauses.

Mr. Sowrey est ici & me
conseille de demander le + possible.
Je suivrai son conseil quoique
j'ai peur que ce ne soit pas
prudent.

J'en ai encore au moins
pour 8 jours ici. J'ai reçu
des nouvelles du Zaufen;
je crois que tout va bien &
j'espère que v. êtes de même.
Mes amitiés à Mr. Huber.

Je v. serre la main

Héroult

Si j'ai le temps. je passerai
par Paris voir Levy.

PH

Fac-simile de la lettre adressée, le 8 février 1888, à M. Gustave Naville-Neher, par le jeune inventeur français de l'aluminium, M. Paul-Toussaint Héroult. Celui-ci était en train d'effectuer des recherches dans le domaine des brevets à Londres, pour le compte de la « Société Métallurgique Suisse », au service de laquelle il travaillait alors

les revendications ouvrières ont pris au début du XX^e siècle une forme particulièrement violente. Le syndicalisme, qui constitue actuellement l'une des colonnes maîtresse de notre ordre social, se réclamait du principe de la lutte de classes. Les grèves se multipliaient et prenaient une tournure si violente qu'elles ont souvent exigé la mise sur pied de la troupe. Le nombre des journées de travail perdues par suite de grève dépassait 150 000 pour la seule année 1913.

C'est dans ces conditions que Gustave Naville participe en 1905 à la création de l'«Association patronale suisse des constructeurs de machines et industriels en métallurgie». La question des relations entre patrons et ouvriers, qui laissaient alors beaucoup à désirer, lui tenait très à cœur et il a toujours fait preuve dans ce domaine d'un esprit large et généreux. Trois ans plus tard, il participe également à la création, en 1908, de l'«Union centrale des Associations patronales suisses», en vue de coordonner les mesures prises pour la défense des intérêts patronaux et d'agir en faveur d'un rapprochement entre patrons et ouvriers. Appelé d'emblée à la présidence de cette grande association, Gustave Naville a exercé ces fonctions jusqu'en 1921. Les qualités d'autorité, d'initiative et le sens de l'équité dont il a fait preuve à ce poste exposé lui ont assuré l'estime et le respect des milieux patronaux et syndicalistes.

De Bendlikon à la rue Calvin à Genève

Comment cet homme d'affaires actif et impérieux se comportait-il dans l'intimité? Grâce à l'excellente plaquette commémorative rédigée par l'une des filles et l'un des fils du défunt, nous sommes fort bien renseignés à cet égard. A la fois «très famille» et très hospitalier, il avait acheté, en 1886, à Bendlikon, près Kilchberg, une petite propriété au bord du lac de Zurich. Il en fera un paradis pour ses enfants, et toute la parenté genevoise, schaffhouseoise et zurichoise.

Entre les affaires, le service militaire et ses fréquents déplacements, Gustave Naville avait peu de loisirs; mais il excellait à en tirer parti. S'il ne lisait guère, sauf les journaux, dont il aimait à discuter à table, et écrivait encore moins, sauf ses annotations griffonnées au crayon, de sa grande et ferme écriture dans ses petits carnets noirs en toile cirée, où l'on cher-

cherait en vain une pensée personnelle, à part quelques remarques sur le temps ou ses menues dépenses et ses rendez-vous d'affaires, il avait l'art d'intéresser et d'animer le petit monde d'enfants, qui s'ébattait autour de lui. Sans cesse, il les poussait à organiser de joyeuses parties ou des concours de natation et de canotage, ainsi que des courses à pied, en bateau et, plus tard, en auto. Si d'aventure, il voyait des enfants oisifs ou désœuvrés, il leur disait d'un ton sans réplique: «Mais faites donc quelque chose!» Alors qu'il était encore à la tête d'Escher-Wyss, il ne manquait pas d'informer les siens de tout événement spécial qui se passait dans ses ateliers. Lorsqu'une grande pièce de fonte devait être coulée, il les conviait à ce spectacle passionnant.

Tout ce qui avait trait à la navigation en particulier avait le don de captiver les Naville, de Bendlikon. Quel intérêt ils prenaient à la construction des bateaux, comme le «Wædenswil» ou le «Speer», et à leur transport des ateliers du Hard au bord du lac! D'immenses chars tirés par plusieurs douzaines de chevaux circulaient de nuit, par les rues désertes, avec leur bateau fantôme solidement arrimé. Pendant bien des années, ils parlaient encore du fameux petit yacht à naphte et à voile que son propriétaire, le prince de Wied, avait essayé sur le lac de Zurich, ainsi que du bateau démontable en aluminium destiné à l'exploration du lac Victoria Niansa. En revanche, le dimanche était le vrai jour de repos, à l'anglaise, consacré au culte et à la famille, qui constituaient les deux pôles de l'existence de Gustave Naville.

Grand amateur de régate, de pêche et de chasse, ce vieux Genevois établi en Suisse alémanique, se montrait très ecclésiastique dans le choix de ses relations, comme de ses compagnons de chasse. Il reprochait parfois à ses enfants de n'avoir pas assez d'amis, bien que la maison de Bendlikon en fût pleine, et d'être trop sérieux, trop Naville à ses yeux, car il avait reçu en partage l'allant et la gaîté de sa grand-mère, née Buisson. Comme c'était alors l'usage dans les familles zurichoises aisées, les Naville-Neher avaient leur loge au théâtre. A vrai dire, le maître de Bendlikon préférait à ces représentations les distractions joyeuses et simples dans sa propriété au bord du lac. De retour chez lui, dans l'ancienne, ainsi que dans la nouvelle demeure, dont les grands avant-toits bruns dominaient les pelouses ombragées de grands saules gris, il oubliait le tracas des affaires. En quoi, il était largement aidé par la sérénité inaltérable de sa femme, qui possédait au plus haut point la bienveillance et la bonne humeur schaffhousoises.

Comme il était bon musicien, il se mettait souvent au piano et s'abandonnait des heures durant aux joies de l'improvisation.

A partir de 1904 les Naville passeront leurs hivers, vingt-cinq en tout, dans leur vieil hôtel de l'ancienne rue des Chanoines, actuellement rue Calvin à Genève; ils y recevaient sans cérémonie la gent très distinguée et bien-pensante des Naville genevois, pendant que la troupe turbulente des enfants s'amusait royalement dans les combles et les galeries de la noble demeure. Malgré le plaisir qu'ils trouvaient à se retrouver ainsi dans leur milieu genevois familial, les Naville-Neher ont maintenu jusqu'à leurs derniers jours la tradition des beaux étés à Bendlikon, pour la plus grande joie des enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants et amis de cette grande famille heureuse.

C'est là qu'après avoir célébré ses noces d'or, le 24 août 1924, puis ses 80 ans, au mois d'octobre 1928, et perdu son admirable compagne, le 19 avril 1929, après 54 ans d'une union lumineuse et comblée, Gustave Louis Naville s'est éteint à son tour, le 6 novembre 1929, dans sa 82^e année. Ceux qui l'ont vu sur son lit de mort, si paisible et si beau, en ont emporté une impression de grandeur et de paix, qui ne s'effacera pas.

Zurich, puis Genève ont rendu, les 8 et 9 novembre 1929, un dernier et magnifique hommage à l'activité créatrice et à la personnalité du grand pionnier industriel, qui a imprimé une impulsion vigoureuse et durable à notre vie économique nationale.